

Les cendres de l'ombre

L'ombre de mon pas s'efface
Dans les traces de cendre bleue
Les cadavres de suie jonchent les sous-bois
Invisibles
Les chairs orangées
Disparues
Je reste seul
Face à face
Un visage de lune bleutée
Que les appels du gouffre
Aspirent

JC Contini

Traces de l'ombre

Ce texte est le support de mon intervention dans le séminaire PSF du 22 mai 2012 à Psychasoc. En voici la présentation d'annonce qui précède mon support d'intervention.

La trace mnésique est une notion centrale pour la psychanalyse. Présente dès les premiers travaux de Freud, elle traverse toute son œuvre d'écriture, depuis la *Contribution à la conception des aphasies* en 1891 en passant par *l'Esquisse* (1894) et la *Lettre 52 à Fliess* (1896), jusqu'au *Moïse et le monothéisme* en 1939. Lacan aurait pu compléter le Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* en y ajoutant un cinquième : la trace mnésique. Hameçon (faux hameçon pour attraper la « carpe de la vérité ») pour toute construction dans la cure analytique (*Constructions dans l'analyse*), elle débouche parfois sur des délires d'analysant teintés d'amusement. Du délire au désir... Mais comme le dit Freud, « le passé agit toujours dans l'ombre » (1939) et le double s'agite et joue son heure sur cette « Autre scène », apparaissant dans les formations de l'inconscient. Si la psychanalyse est une pratique ouvrant à la création et à l'amusement, la « Traversée des ombres » (Pontalis) reste un passage incontournable, inconfortable et dérangent. Il faut ainsi beaucoup de courage pour rejoindre l'autre rive que permet d'atteindre le travail dans la cure. La construction des traces est ainsi rendue possible par une ouverture à la parole de l'ombre, accessible dans le transfert dans le dispositif de la « talking cure ». A partir de mon expérience singulière et en lien avec les textes freudiens, j'évoquerai mon rapport singulier d'analysant avec la question de la trace en psychanalyse et les bricolages surprenants auxquels les traces mnésiques m'ont conduit.

Ouverture

Bonsoir à toutes et à tous. Pour commencer, je tiens à remercier Joseph de m'avoir convié à prendre la parole dans le cadre de ce séminaire dont le thème de cette année laisse place à la psychanalyse amusante, aux bricolages de chacune et de chacun, quel que soit les terrains d'où ils émergent. Merci pour l'espace de parole. Ce soir et pour ma part, je vais essayer de vous dire quelque chose à partir de l'intitulé : « traces de l'ombre ». On peut d'emblée s'interroger sur le paradoxe que je vous propose : parler de l'ombre dans le cadre d'un séminaire sur la psychanalyse amusante... C'est une affaire pour le moins curieuse et délicate. Je vais ce soir m'adresser à vous en tant qu'analysant pour vous évoquer les bricolages qui m'ont soutenus dans ma cure. Ils sont assez énigmatiques à mes propres yeux, ils témoignent d'une production dont la singularité me surprend moi-même. Ces bricolages sont les restes, les archives, les déchets, un travail d'écriture qui m'a accompagné depuis le début de ma dernière tranche d'analyse et que je continue de poursuivre encore aujourd'hui. Le point central, le point nodal tient lieu pour moi dans la notion de trace. J'ai indiqué dans mon titre une articulation de la trace et de l'ombre. Cette dimension obscure est moins amusante, mais elle est le produit du délire des constructions qui se sont opérées dans mon analyse. Je me suis amusé, mais pas tous les jours. Processus d'extraction du signifiant.

Cheminement

Mes parents étaient éducateurs spécialisés tous les deux et directeurs d'une institution accueillant des personnes psychotiques dont aucun établissement ne voulait. J'ai donc grandi au milieu et au contact des psychotiques. Je suis né au milieu de ce que certains nomment les fous. Et il n'y avait pas que les fous à être fous... J'ai perdu mon père à l'âge de trois ans. Avant de s'engager dans l'éducation spécialisée, il fut héros de guerre, déchu, puisqu'il avait combattu pour l'idéal royaliste repris par le fascisme en Italie. Né en 1908, il s'est exilé après la guerre et le doute, malgré son engagement total dans l'éducation, l'a rongé jusqu'à la fin de sa vie. Une tumeur dont il est mort lui a rongé le cerveau. Vers la fin de sa vie, il ne pouvait plus parler. Ma mère a repris la suite de la direction de mon père, indéfectiblement, totalement, pendant les trente-cinq années qui ont suivi. A cinq ans, j'ai perdu mon arrière grand-mère, une femme figure dans la famille. A neuf ans, j'ai été abusé sexuellement par un résidant de l'institution familiale. Je n'en ai pas parlé pendant vingt ans... A dix ans, j'ai perdu mon grand-père maternel et ma tante, entraînée dans le ravage par l'alcool. Sur son lit d'hôpital, mon grand-père, qui ne pouvait plus parler, a réussi à la force de sa volonté à m'adresser une dernière parole : adieu... Mercredi dernier, je suis allé visiter ma dernière grand-mère dans sa chambre mortuaire. J'étais seul. Je lui ai dit adieu... Je n'ai pas connu ma famille italienne, presque tous étaient déjà morts à ma naissance, sauf un oncle, un poète, un peintre, un écrivain que j'ai eu la chance de rencontrer il y a quelques années et que j'ai retrouvé grâce à ses recueils de poésie. Encore des traces. De l'institution dans laquelle j'ai grandi, il ne reste aucun écrit, que ceux que j'ai moi-même élaborés pendant ma formation d'éducateur spécialisé, puisque je suis devenu éducateur spécialisé, moi-aussi, j'ai travaillé dans l'institution de mes parents. Aujourd'hui, tout a été effacé, même le nom de l'institution a été effacé. De mon père, je n'ai aucun souvenir, que des vieux bouts de papiers, quelques photos, des éclats, des traces gelées dans le temps. Les traces de son absence...

Parcours de formation

Pendant ma formation d'éducateur spécialisé en Suisse, j'ai rencontré la psychanalyse grâce à Joseph Rouzel. J'ai alors décidé d'entamer une analyse, de quitter l'institution familiale où je travaillais, entrepris des études en sciences de l'éducation à Genève, comme mon père l'avait fait quarante ans plus tôt et parce qu'il y avait les cours de Mireille Cifali, psychanalyste et historienne. Histoires de transfert... J'ai erré ensuite, sans poursuite d'analyse, j'ai entrepris des études continues, suis passé par le chômage, des emplois divers en travail social, mon dernier engagement a été celui d'assistant social pour la protection des mineurs... J'ai fait des dépressions, j'ai bu beaucoup, fait énormément de sport, de l'escalade, je me suis accroché, sans cesse. Désespoir, espoirs, j'ai été souvent aspiré par la mélancolie. J'ai eu deux accidents de la route, deux pertes de maîtrise, je ne suis pas mort. Ce sont les traces des ombres de mon histoire de sujet, reconstruite après-coup. Je pourrai tout condenser dans le signifiant maître « La Morgette », le nom de l'institution que dirigeaient alors mes parents, en même temps que le nom géographique, le nom du lieu où j'ai grandi, au fond d'un vallon, au bord d'une rivière. LA MORGETTE... L'amour, « la mort jette », me jette dans le monde... C'est le signifiant qui condense me permet de m'évoquer ma propre déréliction de sujet de l'inconscient.

Bricolage singulier : des carnets de traces...

Je suis retourné sur le divan, il y a deux ans, avec le premier psychanalyste que j'avais rencontré dix ans plus tôt. Cette fois j'étais décidé : je veux devenir psychanalyste. C'est un symptôme comme un autre je me dis... (Je ne pensais pas si bien dire...). Après un début lent en face à face, tout s'est accéléré, et dans le même temps que je terminais la formation de superviseur, ici à Psychasoc, mon analyse a véritablement débuté par un rêve fondateur surgit dans une nuit à Montpellier. Grâce à Freud (et à un petit mot de mon analyste), comme lui, j'ai entamé l'analyse de mes nombreux rêves, en me calquant sur le mode d'analyse qu'il avait employé pour le rêve de l'injection à Irma, le rêve fondateur de la psychanalyse d'après lui. Le mieux s'intitulait le « Requin et le Rabbin »... Du Re (de la répétition), du rab (de l'en plus), de la dévoration avec le requin, de la croyance avec

le rabbin et dans les deux cas, de l'UN. Les rêves se sont enchaînés, je les ai tous analysés dans un travail d'écriture, d'analyse et d'association, comme en écriture automatique. Il y en a eu beaucoup et ce travail m'a plongé dans une jouissance de la révélation, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la crampe, jusqu'au dégoût des centaines de pages qui s'accumulaient. Ce qui ne cesse pas de s'écrire... Parallèlement, j'ai lu, assidument, Freud et Lacan, des livres, des romans, des poètes. J'ai pris des notes avant et après chaque séance, j'ai noté tout ce qui me passait par la tête. Obstinément. Musique, peinture, lecture... Et puis a surgi une étape étrange et singulière à mes yeux. J'ai commencé à tout réunir dans ce que j'ai appelé « carnets de traces », à partir de mon analyse. Rêves, retranscriptions de rêves, notes de séances, pensées, tentatives d'écritures, poèmes, j'ai rassemblé des vieilles notes, des photos, des textes d'autres, des images de peintures, des schémas que j'ai moi même élaborés et griffonnés. Du délire parfois et de l'amusement aussi... J'ai rassemblé ces bribes, ces éclats, ces morceaux de création, ces énoncés, ces déchets, ces pensées, ces n'importe-quoi, les nombreuses lettres que j'ai écrites à une adresse qui m'était chère. Cette production singulière, en combattant ma honte, je me suis autorisé à l'adresser à mon analyste. A personne d'autre. C'est une production singulière, un mode d'écriture singulier qui m'étonne moi-même. Ce sont les traces de mon analyse. Il y a de tout là-dedans... c'est à proprement parler du délire, les traces de mon délire. C'est un travail d'extraction. Je me suis beaucoup amusé en élaborant ces carnets, j'ai passé des heures à les constituer. Ces carnets contiennent les déchets, les limons qui se sont déposés sur le rivage par le mouvement de ma parole. Lituraterre... Ensuite, je suis brutalement parti de mon analyse. Quelque chose m'a effrayé, m'a fait fuir. Alors je suis revenu et dans l'été, j'ai rencontré ce que j'appelle l'ombre, mon double, celle qui me poursuivait dans mes rêves, dans ma vie, depuis toujours. Scène de meurtre, scène primitive, tableau du fantasme, tout s'est projeté sur le corps de mon analyste transformé en l'écran de mon cinéma de sujet. Une autre scène s'est révélée dans les images produites par mon dire. J'ai abouti à ce moment sur le terme d'obscène. Je vais donc faire un détour et parler de l'ombre et de l'obscène.

L'ombre

Le mot ombre est issu du latin *umbra* qui désigne l'ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre et, par métonymie, l'ombrage, une place à l'ombre, un objet donnant de l'ombre et, par suite une protection, un abri. Le mot s'applique notamment à l'ombre par opposition au corps qui la produit : de là, les sens « d'image sans consistance, apparence, semblant », et « spectre, mort ». Comme le grec *skia*, *umbra* s'est dit pour un personnage non invité amené par un convive (comme son ombre) En latin chrétien, il signifie aussi « allégorie, préfiguration ». On a émis, de façon plausible, l'hypothèse d'un rapprochement de *umbra* et du sanskrit : « obscurité ».

L'obscène

Le dictionnaire historique décrit obscène comme adjectif qui est emprunté au latin *obscenus*, terme de la langue augurale qui signifie de « mauvaise augure », sinistre, passé dans le langage courant au sens de « qui a un aspect affreux que l'on doit cacher ou éviter », d'où sale, immonde et indécent. L'étymologie du mot est inconnue : il peut s'agir d'un emprunt : la variation *obscenus*, *obscaenus* rappelle celle de *scena*, *scaena* (scène), qui semble supposer un intermédiaire étrusque entre le modèle grec et le latin mais l'origine souvent évoquée par *ob* (objet) « devant » et *scaena* « scène » est fictive : *obscenus* ne se laisse pas plus analyser en latin même que *obscenus* (obscur). J'associe personnellement l'ombre avec l'obscène et la question des traces. Pour vous faire entendre très brièvement, quelque chose, en sommes, je vous citerai un court passage issu du travail de Claudio Parmiggiani, dans « *Delocazione* » : « poussière et fumée. J'avais exposé des espaces nus, dépouillés, où la seule présence était l'absence, l'empreinte sur les murs de tout ce qui était passé là, les ombres des choses que ces lieux avaient abritées. Les matériaux pour réaliser ces espaces, poussière, suie et fumée, contribuaient à créer le climat d'un lieu abandonné par les hommes, exactement comme après un incendie, un climat de ville morte. Il ne restait que les ombres des choses, presque les ectoplasmes de formes disparues, évanouies, comme les ombres des corps humains vaporisés d'Hiroshima »¹. Il y a donc une ombre qui se promène sur cette autre scène

obscur, comme le disait Macbeth. Bref, j'ai ensuite décidé de mettre tout cela au travail et me suis inscrit au département de psychanalyse de Paris 8, précisément sur cette question de la trace et de l'ombre. Ce n'est donc pas un travail abouti pour l'heure, il est cours, en cours de construction et de formulation. J'ai choisi les propos qui précèdent pour vous raconter le cheminement qui m'a conduit ici aujourd'hui à vous parler des traces de l'ombre... Je vais maintenant aborder la question de la trace, de la trace, pour la psychanalyse, un peu sous forme de pièces détachées.

La trace mnésique dans l'œuvre de Freud

Sous le terme de trace est désignée une suite de marques, d'empreintes laissées par un passage, d'homme ou d'animal. Au sens figuré, c'est la marque laissée par une action, un événement passé, mais sens propre et figuré se trouvent intriqués, jusqu'à se confondre et devenir indiscernables.

Le mot et la chose (temps 1)

La trace dit le passage et le passé, passagère, c'est un éphémère spatio-temporel, quelque chose passe et reste la trace. Elle a un double aspect, elle indique d'une part le reste persistant d'une absence (d'un mobile ou d'un acte) et d'autre part, elle en signale la volatilité, les traces peuvent s'effacer sur la neige et le passé est susceptible de disparaître. La trace est de l'ordre du temporaire, le passé ne tenant qu'au fil de la trace. Elle semble un « signe », matérialisation et présentification d'une présence, elle est aussi bien le signe d'une absence dans l'espace et le temps. Comme le dit Paul-Laurent Assoun ² (La trace folle), si l'objet était présent, il n'aurait pas besoin de se signaler par des traces, lesquelles sont résiduelles, telles des séquelles. La trace advient en ce lieu où quelque chose s'est passé et de cela seule témoigne la trace, qui trace et se constitue dès lors comme acte. Chez Freud, il y a la *Spur*, et on entend dans ce terme que la trace est ce que l'on dépiste (*verspüren*). C'est la marque ou empreinte de quelque chose, l'indication d'une piste, comme des pas sur la neige, elle est par extrapolation le signe extérieur de quelque chose de passé et c'est finalement une très petite masse, un petit tas, un détail, une petite chose, un petit truc. Ainsi, il n'y a pas trace de quoi que ce soit que l'on aurait pu s'attendre à trouver, la trace est a contrario le nom de l'introuvable, quand on ne trouve pas la chose, la trace vient à sa place, c'est un être-frontière entre présence et absence, elle est à ce titre une des versions du semblant. Le terme de *Spur* apparaît chez Freud dans le contexte de la fonction mémorielle, comme trace de souvenir, trace de mémoire et c'est ici qu'apparaît la notion d'*Erinnerungsspuren*. On pourrait littéralement traduire ce terme par « traces de souvenirs », mais le terme est associé à deux termes quasi synonymes qui en éclairent la signification : d'une part « restes de souvenirs » (*Erinnerungsreste*) et d'autre part « traces de durée » (*Dauerspuren*). Il y a donc un être double, résiduel et temporel de la trace qui converge vers l'idée de rémanence. On peut identifier trois temps dans le repérage de la trace chez Freud. Chez Freud et dans un premier temps, il y a un repérage de la trace dans la première théorie de l'hystérie qui se présente alors comme une pathologie de la mémoire du refoulé (réminiscences) et qui embraye sur le premier modèle métapsychologique qui apparaît dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*, et la théorie de la libido. Je vous cite un extrait des études sur l'hystérie à ce sujet :

Hystérie

« A notre très grande surprise, nous découvrîmes, en effet, que chacun des symptômes hystériques disparaissaient immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale. Un souvenir dénué de charge affective est presque toujours totalement inefficace. Il faut que le processus psychique originel se répète avec autant d'intensité que possible, qu'il soit remis in statum nascendi, puis verbalement traduit. Contrairement à ce que dit l'axiome : cessante causa, cessat effectus, nous pouvons sans doute déduire de ces observations que l'incident déterminant continue, des années durant, à agir et cela non point indirectement, à l'aide de chaînons intermédiaires, mais directement en tant que cause déclenchante, tout à fait à la façon d'une

souffrance morale qui, remémorée, peut encore tardivement. A l'état de conscience claire, provoquer une sécrétion de larmes : c'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique »³. Il est donc question d'amnésie, de mémoire et perception. Je rajouterai personnellement un **temps supplémentaire**, un temps hors temps qui traverse toute l'œuvre de Freud. C'est à la fois un temps antérieur, présent et qui anticipe ses travaux ultérieurs. Déjà dans Contribution à la conception des aphasies, il manifeste un intérêt particulier pour la question de l'oubli, de l'amnésie qui caractérise les aphasies. Il aborde d'ores et déjà comme prépondérante la notion de représentation, de mot et d'objet en la reliant avec une explication topologique et neurologique : Quant à savoir jusqu'où on pourrait localiser des fonctions psychiques, il répond que seules les fonctions les plus élémentaires peuvent l'être. Une perception visuelle doit être rapportée dans le cortex à la terminaison centrale du nerf optique, une perception auditive à la région d'extension du nerf acoustique. Tout ce qui dépasse, ainsi la combinaison de diverses représentations en un concept et autres choses semblables, est une opération des systèmes d'association, qui relie différentes aires corticales entre elles, et ne peut donc pas être localisé en une aire unique. Cependant, les excitations sensorielles qui aboutissent au cortex y laissent des traces durables qui sont, d'après Wernicke, conservées séparément dans des cellules isolées. « L'écorce cérébrale, avec ses 600 millions de corps cellulaires selon l'estimation de Meynert, offre un nombre suffisant de lieux de réserves, où peuvent être accumulées sans difficulté les unes après les autres les impressions sensorielles, livrées par le monde extérieur. Ce sont de tels résidus d'excitations passées que le cerveau est peuplé, et que nous proposons d'appeler images mnésiques. On peut admettre que nous accomplissons aussi plus tard des fonctions du langage par les mêmes voies associatives que celles que nous avons utilisées durant leur apprentissage. En outre, des abréviations et des substitutions peuvent avoir lieu, mais il n'est pas toujours facile d'en dire la vraie nature ». Force est de constater que la notion de trace est déjà présente de manière sous-jacente dans les travaux neurologiques de Freud en termes de représentation mnésique, de mot et de choses. Cette notion de trace semble fondamentale et accompagne la suite de la tentative freudienne d'élaboration de l'appareil psychique sur un plan neuronal et biologique. La suite de ses travaux en témoigne.

Lettre 52

Dans la lettre 52 à Fliess et l'Esquisse d'une psychologie scientifique⁴, il poursuit plus loin ses travaux, toujours en tentant de rendre compte et de donner une représentation neurologique de l'appareil psychique. Tout tourne autour de la question de la perception et de la conscience, qu'il essaie d'articuler dans sa première topique, avec la question du refoulement et de l'inconscient. Freud bute cependant sur la biologique de son époque. Parallèlement, à la suite des études sur l'hystérie avec Breuer, la question de la mémoire et des réminiscences permet à Freud de pousser plus loin ses recherches. Dans cette lettre du 6 décembre 1896, Freud communique à Fliess une hypothèse de travail qu'il a construite. Cette hypothèse affirme que le mécanisme psychique s'est construit par un processus de stratification. Ainsi les matériaux se présentent sous forme de traces mnémoniques qui se trouvent de temps en temps remaniées en fonction des circonstances nouvelles. Dans la note de bas de page, il est précisé que Freud évoque ici les hypothèses qu'il a développées sur l'appareil psychique dans l'Esquisse (p.30), dans le 7^e chapitre de l'interprétation des rêves, dans l'au-delà du principe de plaisir et dans la note sur le bloc-note magique. Notons cette citation présente dans la note de bas de page : « Dans mon *Interprétation des rêves*, j'ai déjà supposé que cette inhabituelle faculté pourrait être attribuable à l'action de deux systèmes différents (ou organes de l'appareil psychique). D'après cela, nous possédons un système perception-conscient recevant les perceptions mais n'en conservant aucune de façon permanente, de telle sorte qu'il se comporte devant toute perception nouvelle comme une feuille de papier blanche. Les traces durables des émois perçus, au contraire, seraient conservées dans le système mnémonique sous-jacent. Plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920g), j'ai ajouté que l'inexplicable phénomène du conscient se produisait, dans le système de perception, à la place des traces permanentes ». Freud tient à faire remarquer que les enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie (formulation avec note bas de page) : « C'est à la limite des ces deux époques

que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. Je m'explique les particularités des psychonévroses en supposant que la traduction de certains matériaux ne s'est pas réalisée – ce qui doit entraîner certaines conséquences ; nous soutenons, en effet, qu'il existe une tendance à l'égalisation quantitative. Tout nouvel enregistrement gêne l'enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus d'excitation. Si aucun enregistrement nouveau ne se produit, l'excitation s'écoule suivant les lois psychologiques gouvernant l'époque psychique précédente et par les voies alors accessibles. Nous nous trouvons alors en présence d'un anachronisme : dans une certaine province des *fueros* existent encore, des traces du passé ont survécu. C'est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, *refoulement*. Le motif en est toujours la production de déplaisir qui résulterait d'une traduction ; tout se passe comme si ce déplaisir perturbait la pensée en entravant le processus de la traduction. Pendant une même phase psychique et en même temps que se réalisent les enregistrements d'une seule et même sorte, nous voyons quelque fois se dresser une défense *normale* contre le déplaisir produit. La défense *pathologique* n'est dirigée que contre les traces mnémoniques non encore traduites et appartenant à une phase *antérieure* ». Freud précise que la réussite du refoulement ne dépend pas de l'intensité du déplaisir. La note de bas de page précise ici que les réflexions de Freud d'ordre économiques qui avaient été formulées l'année précédente dans l'Esquisse dans le langage de la physiologie nerveuse, sont ici remplacés par des idées d'ordre général relatives aux intensités d'investissement. La description de l'appareil psychique acquiert dès lors plus d'indépendance en concordant bien mieux avec les observations cliniques.

Fonction mémorielle (temps 2)

La question de la trace fait référence chez Freud à la fonction mémorielle et perceptive : « Des perceptions qui nous arrivent, reste une trace dans notre appareil psychique que nous pouvons appeler « trace-souvenir ». La fonction qui se rapporte aux traces-souvenirs, est appelée « mémoire ». Se dessine donc le schéma excitation externe (perception) vs excitation interne, l'excitation momentanée se transformant en trace durable. Dans la conclusion des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud note le surpoids qui, dans la vie psychique revient aux traces-souvenirs par rapport aux impressions récentes. La trace-souvenir pèse ainsi plus que l'impression que laisse le présent, ce qui est paradoxal, la trace, si légère par définition étant l'élément pondéral décisif lorsque l'on entre dans la logique de l'inconscient. D'une part, les excitations pulsionnelles internes ne peuvent être fuites et d'autre part, il y a une inscription durable de la trace sous l'effet pulsionnel. Il y a donc un élément symétrique de la trace qui tient dans la perception et l'on entre ainsi dans une dialectique du perceptuel et du mémoriel. Le refoulement porte sur la représentation qui la traite comme « non-arrivée », mais celle-ci a une trace de mémoire inextirpable. Pour Assoun se dessine ainsi l'idée de quelque chose de si enraciné qu'à l'arracher, en emporterait en même temps la structure adhérente : « la trace, ça peut pas s'effacer, d'où le problème du criminel, de faire disparaître les traces de son crime, soit la dépouille mortelle ».

La souvenance inconsciente

Dans un second temps, Freud procède à un premier développement métapsychologique, de *L'inconscient* à *Au-delà du principe de plaisir* (chapitre IV) et le *Moi et le ça* (chapitre II), où la trace acquiert une fonction de métaphore métapsychologique porteuse. Pour Assoun, l'*Erinnerungsspur* ne devrait pas être considérée comme la trace du souvenir, mais bien plus comme « souvenir-trace » : Pourquoi redoubler l'idée de trace par celle de souvenir, sachant qu'un souvenir est défini comme quelque chose de rémanent dans la psyché ? Parce que justement *la notion de trace rompt avec l'idée d'une faculté de mémoire*. Il peut y avoir trace rémanente sans que le sujet se souvienne, fasse acte de souvenir : « ça se souvient en moi », voilà qui pose le lien entre symptôme et trace – ce que révèle l'idée de « réminiscence ». Pas d'entrée dans le symptôme sans engrammation et perdurance du refoulé. C'est ce qui ouvre la question de la *souvenance*. La trace est ainsi dans la perception, Freud disait que « le moi doit observer le monde extérieur et en construire l'image en séparant ce qui vient des sources de souvenirs internes des perceptions », ainsi parle-t-il de perceptions de traces-souvenirs. C'est ici que surgit la dualité et la dialectique entre

« représentations de choses » et « représentations de mots » : Mais les représentations de chose même, inconscientes, sont elles-mêmes dérivées des traces « plus ou moins éloignées de la chose », celle de *l'expérience de satisfaction* primitive. La trace est donc dans la métapsychologie, la racine de la représentation (Vor-stellung). Elle est de l'ordre de la présentation (Stellung). Qu'est-ce que *l'Unheimliche* ? C'est le « bougé » de la trace, qui s'inscrit dans le vécu. S'exprime-t-on correctement en parlant de « retour du refoulé » ? Ne faut-il pas parler plus justement de choc contre la trace ? Ainsi peut-on entendre en toute sa portée l'idée que le système « conscience » naît *à la place* des traces-souvenirs. En un troisième temps, dédoublé, la trace révèle ses enjeux, d'une part par le repérage d'une dynamique structurale de la trace dans *note sur le bloc-notes magique*, fonction topique qui débouche sur la question de l'écriture (problématique de la lettre) et d'autre part, la trace pose la question du réel historique dans *Malaise dans la civilisation*, sur la conservation des traces jusqu'à la question de la construction.

Trace et écriture (temps 3)

Note sur le bloc note magique : pour Freud, le bloc-notes magique⁵ fournit une surface réceptrice toujours réutilisable comme le tableau d'ardoise mais aussi des traces durables de l'inscription comme une bloc-notes ordinaire. Il peut résoudre le problème que pose l'union des deux fonctions, en les *répartissant entre deux parties constitutives – ou systèmes – distinctes mais reliées l'une à l'autre*. Selon son hypothèse c'est ici le mode selon lequel l'appareil psychique accomplit sa fonction perceptive. La couche réceptrice de stimulus – le système *Pc-Cs*. – ne forme pas de traces-durables ; ce qui fonde les souvenirs se produit dans d'autres systèmes avoisinants. Dans le bloc-notes magique, l'écriture disparaît chaque fois qu'est rompu le contact étroit entre le papier qui reçoit le stimulus et le tableau de cire qui conserve l'impression. Ceci s'accorde avec une représentation que Freud dit s'être faite depuis longtemps et qui touche le fonctionnement de l'appareil perceptif psychique. Son hypothèse : « des innervations d'investissement sont envoyées de l'intérieur par coups rapides et périodiques dans le système *Pc – Cs* qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées. Tant que le système est investi de cette façon, il reçoit les perceptions qu'accompagne la conscience et conduit l'excitation dans les systèmes mnésiques inconscients ; dès que l'investissement est retiré, la conscience s'évanouit et le fonctionnement du système est arrêté. Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du système *PC – Cs*, étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir come dégusté les excitations. Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les fais résulter de la discontinuité du flux d'innervation ; et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système *Pc – Cs* est au fondement de l'apparition de la représentation du temps. Si l'on imagine qu'une main détache périodiquement du tableau de cire la feuille recouvrante pendant qu'un autre écrit sur la surface du bloc-notes magique, on aura là une figuration sensible de la manière dont je voulais me représenter la fonction de notre appareil perceptif psychique ».

L'image du bloc-note, la métaphore pourrait-on dire, est intéressante en ce qu'elle est une tentative de représentation de l'irreprésentable... En effet comment mieux représenter quelque chose de l'ordre de l'effacement ? Encore plus intéressants sont les propos que Freud tient dans ce texte fondamental qu'est constructions dans l'analyse, car il n'y est plus question de tenter de donner une image du fonctionnement de la trace pour l'appareil psychique, mais de révéler comment la clinique opère, notamment ce que je me permettrais de nommer « clinique de la trace ».

Clinique de la trace

Constructions dans l'analyse

L'intention du travail analytique

Freud reprécise l'intention de ce travail d'amener le patient à lever les refoulements des débuts de son développement pour leur substituer des réactions correspondant à un état de maturité psychique.

Pour ce faire, il s'agit que le patient se souvienne de certaines expériences ainsi que des affects suscités par celles-ci, les deux étant de l'ordre de l'oubli dans le présent du patient. Les symptômes et inhibitions que le patient manifeste dans le présent sont précisément issus de ces refoulements, donc les substituts de ce qui a été oublié. Quels sont les matériaux qui vont permettre que le patient s'engage sur le chemin des souvenirs perdus ? Voici sa description : différentes choses : des fragments de ces souvenirs dans des rêves ; des idées incidentes qui émergent lorsqu'il se laisse aller à l'« association libre », et dans lesquelles nous pouvons reconnaître des allusions aux expériences refoulées ainsi que des rejets à la fois des motions affectives réprimées et des réactions contre elles ; finalement, des indices de la répétition des affects appartenant au refoulé apparaissant dans des actions plus ou moins importantes du patient à l'intérieur comme à l'extérieur de la situation analytique. Nous avons appris que la relation de transfert qui s'établit avec l'analyste est spécialement favorable au retour de telles relations affectives. A partir de cette matière première, pour ainsi dire, il nous appartient de restituer ce que nous souhaitons obtenir. »⁶ Freud souhaite ainsi que l'analysant puisse produire une image fidèle des années qu'il a oubliées, complète dans ses parties.

Scène de l'analysant, scène de l'analyste

Il rappelle une dimension essentielle du travail analytique en ceci qu'il est constitué de deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées concernant deux personnages dont le rôle est différent. L'analysant doit se remémorer ce qu'il a vécu et refoulé, l'action de l'analyste étant reléguée à l'arrière-plan. En effet, dit Freud, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé, sa tâche n'étant pas ainsi de se remémorer quoi que ce soit. Dès lors, la tâche de l'analyste est de deviner, plus précisément qu'il construise ce qui a été oublié, d'après les indices échappés à l'oubli. Ces deux tâches distinctes, celle de l'analysant et de l'analyste, se relie lors des moments où l'analyste communique ces constructions à l'analysant en les accompagnant d'explications. Freud compare dès lors ce travail de construction et de reconstruction au travail de l'archéologue qui déterre une demeure détruite ou un monument du passé. Cependant, le travail de l'analyste se déroule dans des meilleures conditions en ceci que le matériel porte sur quelque chose qui dans l'analyse est encore vivant et non sur un objet détruit, ou pour encore une autre raison précise-t-il. Quoi qu'il en soit, l'analyste comme l'analysant reconstruisent ce qui a été oublié à partir de bribes de souvenirs, d'associations et déclarations actives de l'analysé, en rassemblant les restes conservés. Freud mentionne la difficulté de ce travail, car comme en archéologie, il est parfois difficile de déterminer l'âge relatif d'une trouvaille, selon que si un objet apparaît dans une certaine couche, il est difficile de dire s'il a toujours appartenu à cette couche ou s'il est parvenu à cette profondeur par une perturbation ultérieures. L'objet archéologique et l'objet de l'investigation psychanalytique, l'objet psychique, différent dans leur nature en ce sens que l'objet archéologique, détruit en grande partie ne peut être reconstitué entièrement, des parties ayant été détruites et perdues par des causes mécaniques, du feu ou du pillage. L'archéologue en est réduit à une reconstruction qui ne pourra de ce fait pas dépasser un certain degré de vraisemblance. La différence en ce qui concerne l'objet psychique est que des réactions remontant aux premiers âges de l'enfance se répètent, dans tout ce que, lors de ces répétitions, le transfert met à jour. Dès lors, l'essentiel reste conservé et même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore en un lieu enseveli inaccessible à l'individu. L'objet psychique reste cependant bien plus compliqué que l'objet archéologique. Freud conclut ainsi que si pour le travail de l'archéologue, la reconstruction est le but et la fin en soi, pour l'analyse, la construction n'est qu'un travail préliminaire.

Hallucination et délire

Freud affirme que ces souvenirs auraient pu être qualifiés d'hallucinations, si à leur netteté s'était ajoutée la croyance à leur actualité. Mais il remarque parfois la présence de véritables hallucinations chez des sujets qui ne sont pas psychotiques. Dès lors il poursuit son raisonnement en disant que l'on n'a pas pris assez en compte le caractère peut-être général de l'hallucination en tant qu'elle serait le retour d'un événement oublié des toutes premières années où l'enfant ne pouvait qu'à peine

parler. D'où l'émergence à la conscience mais de façon déformée et déplacée par les forces qui s'opposent à un tel retour : Etant donnée le rapport étroit de l'hallucination et de certaines formes de psychoses, notre raisonnement peut nous conduire encore plus loin. Même les formations délirantes, dans lesquelles nous trouvons si régulièrement incorporées ces hallucinations, ne sont peut-être pas aussi indépendantes qu'on l'admet en généralement de la poussée de l'inconscient vers le haut du retour du refoulé. Dans le mécanisme d'une formation délirante nous ne soulignons habituellement que deux facteurs, d'une part le fait de se détourner du monde réel et les motifs de ce retrait, d'autre part l'influence que l'accomplissement de désir exerce sur le contenu du délire. Mais le processus dynamique ne pourrait-il pas être plutôt celui-ci : cette poussée du refoulé profiterait du fait qu'on se détourne de la réalité pour imposer son contenu à la conscience, et dans ce cas les résistances mobilisées par ce processus et la tendance à l'accomplissement de désir se partageraient la responsabilité de la déformation et du déplacement de ce qui est remémoré ? Ceci n'est-il pas le mécanisme bien connu du rêve que, depuis l'antiquité la plus reculée, l'intuition des hommes a considéré comme l'équivalent de la folie ? Bien que pour lui cette conception du délire ne soit pas nouvelle, il importe de rappeler que la folie procède avec méthode et qu'elle contient un morceau de vérité historique, ce qui conduit à admettre que la croyance compulsive que rencontre le délire tire sa force de cette source infantile. Freud dit ne disposer que de réminiscences pour prouver cette théorie et non des impressions fraîches. Il vaudrait ainsi la peine dit-il d'étudier des cas de cette espèce (psychotiques) pour y adapter le traitement en fonction de ces hypothèses. Cette vision du travail thérapeutique est fondamentale car il propose un point de vue et une technique indiquant qu'il serait ainsi inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité, mais que le travail consisterait alors bien plus sur le fait de reconnaître avec lui le noyau de vérité contenu dans son délire. Le travail consisterait alors à débarrasser le morceau de vérité historique de ses déformations et de ses appuis sur la réalité actuelle pour le ramener au point du passé d'où il provient. Freud fait l'analogie avec les névroses et le fait que dans ce cas aussi (c'est l'hypothèse qu'il pose pour un possible traitement des psychoses), le passé oublié est convoqué dans le présent ou l'attente de l'avenir. Ainsi, lorsqu'un état d'angoisse se présente, c'est que le névrosé est sous l'influence d'un souvenir refoulé qui voudrait s'imposer à la conscience mais n'y parvient pas, le souvenir qu'une chose effrayante s'est produite. C'est une hypothèse dont Freud pense qu'elle pourrait permettre d'accroître sensiblement les connaissances analytiques, mais il précise qu'il s'agit d'une analogie qu'il a proposée et résume de cette manière : Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique, des tentatives d'explication et de restitution qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on dénie dans la période d'une enfance reculée. C'est par l'étude de ces cas particuliers qu'on pourra découvrir les rapports intimes entre la matière sur laquelle porte actuellement le déni et celle sur laquelle a porté jadis le refoulement. De même que l'effet de notre construction n'est dû qu'au fait qu'elle nous rend un morceau perdu de l'histoire vécue, de même le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée. De cette manière je pourrais appliquer au délire ce que, jadis, j'ai énoncé pour la seule hystérie : le malade souffre de réminiscences. Pas plus qu'aujourd'hui je ne voulais alors, par cette brève formule, contester la complexité étiologique de la maladie, ni exclure l'action de tant d'autres facteurs. Freud conclut ainsi que l'importance à accorder au délire, aussi inaccessible soit-il, tient dans la part de vérité qu'il contient ou qu'il transporte dans sa manifestation.

Trace et objet, entre neurosciences et psychanalyse (Francois Ansermet)

Dans ce texte⁷ et en références aux travaux réalisés avec P. Magistretti, F. Ansermet interroge la place de l'objet dans la science. Pour l'évoquer, il aborde en premier lieu la question de la trace, entre neurosciences et psychanalyse, à partir des points de butée rencontrés dans les deux domaines. Il rappelle que le débat n'est pas simple et qu'il y a beaucoup de malentendus de part et d'autre, dans le risque permanent d'un réductionnisme de part et d'autre. Pour éviter cet état de fait, F.

Ansermet propose de partir d'un point de vue qui considère le fait psychique et le fait biologique comme étant sans commune mesure tout en se rencontrant de façon inédite autour de la question de la trace et de la plasticité neuronale.

Trace et plasticité

L'expérience laisse une trace dans le réseau neuronal qui se révèle ainsi pris dans un changement permanent, soumis à la contingence. Dès lors la plasticité démontrerait que le fait psychique viendrait modifier l'organisme, ce qui permet d'éviter une opposition stérile entre causalité psychique et causalité organique. F. Ansermet rappelle que si l'existence d'une plasticité du réseau neuronal est récente, l'hypothèse est elle ancienne, Postulée par Freud dans *L'Esquisse*⁸, l'hypothèse avait été posée par Santiago Ramon y Cajal il y a plus d'un siècle : « Les connexions nerveuses ne sont donc pas définitives et immuables, puisqu'il se crée pour ainsi dire des associations d'essai destinées à subsister ou à se détruire suivant des circonstances indéterminées, fait qui démontre, entre parenthèses, la grande mobilité initiale des expansions du neurone ». La trace pour les neurosciences est un ensemble de synapses facilitées, mises en réseau sous forme d'une assemblée de neurones, une association synchronique des traces au delà de leur inscription diachronique. Ainsi, l'expérience sculpte le réseau neuronal, d'où la métaphore de la plasticité neuronale qui pourrait venir se rajouter à la métaphore graphique freudienne. Dès lors, la plasticité dans les neurosciences remet en jeu la question de la trace et de la modification permanente du réseau neuronal suite à l'impacte de l'expérience qui le rend toujours différent, unique et imprédictible. Une question devient alors centrale : qu'est-ce qui permet de maintenir, au-delà de la contingence qui préside à l'inscription des traces, une certaine identité diachronique ? C'est précisément cette question qui serait aussi centrale dans les neurosciences que dans la psychanalyse, et qui se rencontre autour de la question incontournable de la singularité.

Trace et satisfaction

Pour la psychanalyse, la trace peut être considérée comme une empreinte, telle la trace laissée dans le sable par le pas de Vendredi dans *Robinson Crusoé*. Avec la trace, le signe se sépare de son objet, comme le disait Lacan à ce propos : « La distinction du signe et de l'objet est ici très claire, puisque la trace est justement ce que laisse l'objet parti ailleurs ». On trouve au cœur de la problématique de la trace, l'objet parti ailleurs, l'objet perdu, soustrait, une soustraction de jouissance qui serait à la base de la production du sujet. Ainsi, le sujet ne résulte pas passivement des traces laissées par l'expérience, il participe à les construire. Pour F. Ansermet, ce qu'il s'agit d'éclairer, c'est le rapport/non-rapport entre objet, trace et signifiant. Il rappelle depuis *L'Esquisse*, que c'est l'expérience de satisfaction qui aboutit à l'inscription d'une trace, en tant qu'elle est d'abord une trace de satisfaction. Dès lors, si une nouvelle expérience se présente, elle sera confrontée à l'attribution de plaisir ou déplaisir : le jugement d'attribution précède le jugement d'existence comme l'avance Freud dans *la Négation*.

Trace et langage

F. Ansermet rappelle la place centrale donnée par Freud au signe de la perception, comme première trace dans sa construction qui est un mixte de vivant et de langage. Lacan donne le nom de signifiant à ce signe de la perception. Mais pour Lacan, la trace n'est pas le signifiant, il les distingue en considérant que « le matériel signifiant participe toujours quelque peu du caractère évanescence de la trace. » Le signifiant est ainsi de nature substitutive et implique la dimension de l'Autre, de l'autre langagier, du parasite langagier qui introduit à l'équivoque. Le langage parasite le corps comme une « affection traçante de la langue sur le corps ».

Trace et objet a

Dès lors, la langue marque le corps de traces, mais celles-ci ne sont pas que pures inscriptions, elles impliquent le vivant, le corps qui en est affecté. Les traces impliquent le vivant comme un support et ont comme support des noyaux de jouissance. L'objet a serait ainsi le support de la trace,

impliquant la substance dans la trace. Les traces ne sont ainsi pas seulement des marques, elles impliquent le support qu'est le « a », l'objet a comme substance de l'absence que désigne la trace. Pour Ansermet, ce qu'il faudrait arriver à penser c'est le rapport/non-rapport entre la trace et l'objet a, rapport/non-rapport qui devrait être repensé à partir de la disjonction/conjonction entre l'inconscient (système de traces) et la jouissance, telle que Lacan l'introduit dans le séminaire XXIII. La trace serait ainsi une marque (une lettre comme part réelle du langage) sur un noyau de jouissance. La trace n'est ainsi pas le signifiant, lequel naîtrait au contraire des traces effacées. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, le sujet viendrait dès lors à la place des traces, il efface les traces, il en joue, il les produit plutôt que d'en résulter.

Trace et discontinuité

Ce caractère labile et évanescent des traces, leur effacement possible par le fait du sujet, tel que le propose Lacan, correspond aux démonstrations récentes en neurosciences sur le phénomène dit de « reconsolidation ». Pour Ansermet, ce terme est mal choisi car il s'agirait plutôt d'une « déconsolidation », désignant ainsi le fait que la trace mnésique, une fois réactivée, devient momentanément modifiable. La trace se montre labile à être remise en jeu à travers une remémoration, mais elle devient aussi disponible pour de nouvelles réassociations, au-delà de ce qui avait présidé à son inscription. La reconsolidation induit ainsi une « déconsolidation », une discontinuité dans le processus mnésique qui ouvre sur une liberté rendue paradoxalement possible par la réactivation de la trace inscrite : ce fait rejoint de façon surprenante l'enjeu de l'impact de la parole dans la cure analytique, à travers la coupure qu'elle introduit, qui permet d'échapper à la pression de ce qui était, à la nécessité qu'elle impose, qui permet de s'inventer au-delà de ce qui nous détermine. La « reconsolidation », voilà une découverte biologique qui, avec celle de la plasticité, appuie ce qui fait la portée de la parole dans le dispositif analytique, à partir de la discontinuité d'où procèdent l'inconscient et le sujet aussi bien. Le sujet procède de la discontinuité. Son acte est nécessaire, imprévisible, toujours singulier. La trace, son effacement, est un élément synchronique qui implique un non-déterminisme diachronique. C'est le paradoxe central du fait de la plasticité : l'inscription de l'expérience sépare de l'expérience. Elle en libère aussi du même coup.

Conclusion

A travers ce texte, j'ai rassemblé quelques bribes autour de la trace pour montrer l'importance de ce concept dans l'œuvre freudienne, de son début à sa fin. Bien évidemment, ce regard n'est pas exhaustif, beaucoup d'autres textes freudiens comprennent en leur sein des développements sur la trace, comme dans « Totem et Tabou », « L'interprétation des rêves » et « l'homme Moïse et le monothéisme » et tous les autres cités dans ce texte.

Mon objectif était de montrer, d'évoquer le caractère paradoxal de la trace mnésique dans la psychanalyse. La trace pourrait être considérée comme le cinquième concept fondamental de la psychanalyse. Elle est à la fois le concept qui en a permis l'invention et le développement par Freud et qui a permis l'abord de la question de l'objet qui sera reprise par Lacan sous le terme d'objet @. En effet, si la trace est la marque, le reste de quelque chose qui est parti ailleurs, c'est bien de l'objet dont il s'agit. Cet abord de l'objet est présent dans le texte *Deuil et Mélancolie*, lorsque Freud aborde l'objet comme pouvant être un être réel tout d'abord (l'être aimé) puis de manière plus complexe, la perte d'un objet ignoré du sujet. Ainsi l'ombre de l'objet est tombé sur le moi... Une perte a eu lieu et il en reste une trace insaisissable, une ombre. Une perte originelle, signe de la marque du langage dont il ne reste qu'une béance que les traces, en tant qu'elles sont une construction et une production par la parole dans le cadre de la cure, permettent de border, d'aborder, sans jamais retrouver son état originel. Un ersatz dirait Freud, d'un objet qui de toute façon n'a jamais existé... La trace serait ainsi une construction émanant de la parole permettant d'aborder le point d'impossible, le point d'indicible. C'est là ce que propose la psychanalyse : dire l'indicible, dire l'impossible à dire, le sujet doit trouver à partir de l'impossible sa solution pour

créer des possibles... La dialectique entre la trace et l'objet permet ainsi de maintenir vivant ce paradoxe d'une énigme permanente qui caractérise singulièrement l'ex-istence des êtres parlants.

Jean-Christophe Contini, éducateur spécialisé

Traces de l'ombre

Chemin d'écumes, rivières de pierre
Choc de la langue, collision des âges
Père de feu, mère de mer et rêves liquides
Terres d'océans confinés aux rivages des mots
Des arbres, des herbes et des fleurs ruminées.
Se dessine ainsi lentement une clairière
Tout y est transparent, tout y est décalage
Hors temps, hors lieux, hors soi.
Au-delà des traces de l'oubli suspendu
Déni, être, absence, présence, objet
Personne, désêtre, parlêtre, sujet.
Détresse, angoisse, accident, effroi
Désespoir, colère, haine, déception.
Un trou sans fin dans le corps meurtri
Un double air surgi du passé éloigné.
Perte, manque, effacement, création
Ne reste que l'ombre de nos pas
De l'amertume n'est-ce pas ?
Peut-être pas...
Nos habits sont cousus d'un voile de fil opaque.
Mémoire, souvenance : traces de l'ombre
Inconscient de notre marche boiteuse
Le souffle disperse nos cendres
Comme des pièces de bois et des petits rats.
La barque nous porte sur le cloaque de soie
L'obscurité et la lumière se télescopent dans nos voix
Nous construisons l'empreinte des traces perdues.
L'ombre est un double au cœur froid.
Construction, liaison, déliaison, déraison
Sens, hors sens, délire, amour des bords
Et des abords, des entours de l'a-mourre
Les traces sont un amusement de foi.
Elles sont tombées de ma poche,
C'est amusant et c'est moche

JC Contini

- 1 Didi-Huberman Georges, *Génie du non-lieu*, Minuit, 2001
- 2 Assoun Paul-Laurent, *La trace folle*, in *Destin des traces, Che Vuoi ?*, n. 23, L'Harmattan, 2005
- 3 Freud Sigmund, Breuer Joseph, *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 1956
- 4 Freud Sigmund, *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 2010
- 5 Freud Sigmund, *Note sur le bloc-note magique*, in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985
- 6 Freud Sigmund, *Constructions dans l'analyse*, in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985
- 7 Ansermet François, *Trace et objet, entre neurosciences et psychanalyse*, in *La Cause freudienne*, 71, 2009
- 8 Freud Sigmund, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, in *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956